

*L'orpheline du  
Faubourg à m'lasse*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'orpheline du Faubourg à m'lasse / Marie Louise Monast  
Nom : Monast, Marie Louise, 1953-, auteure  
Identifiants : Canadiana 20260021962 | ISBN 9782898672941  
Classification : LCC PS8626.O522 O77 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Black Pixels

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE LOUISE MONAST

*L'orpheline du  
Faubourg à m'lasse*



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À ma fratrie :*

*Jean-Pierre*

*Marie-Pierrette*

*Bernard*

*feu Michel*

*Joseph-Richard*

*Moi*

*Marie-Lucie*

*Jacques*

*François*

*Octavie*

*feu Norbert*



## AVERTISSEMENT

À mes lecteurs et lectrices, je tiens à préciser que les avis de recherche dans le journal *La Presse* (la photo sur la couverture, c'est ma maman), ainsi que l'*Ordonnance* dans le dossier *Enfant abandonné* et l'*Acte d'adoption* inscrit à la Cour des Jeunes Délinquants de la Cité de Montréal en 1928 sont authentiques, avec toutes leurs erreurs de grammaire et d'orthographe.

Je vous replonge à l'époque des Années folles au cœur du Faubourg à m'lasse, autrefois appelé Faubourg Québec, bordé à l'ouest par la rue Amherst (aujourd'hui Atateken), à l'est par la rue Frontenac, au nord par la rue Sherbrooke et au sud par le port de Montréal. Ce quartier populaire à l'ouest du pont Jacques-Cartier fut détruit dans les années 1960 pour laisser place à l'ancienne tour de Radio-Canada et à ses stationnements. Six cent soixante-dix-huit logements, treize restaurants, douze épiceries, huit garages, plus d'une vingtaine d'usines, sans oublier les écoles et les bâtiments culturels, sont expropriés. Et que dire des quelque cinq mille personnes qui, consentantes ou non, se sont logées ailleurs !

Mon roman raconte une histoire répétée hélas ! moult fois dans les années 1920. J'ai tenté d'être la plus fidèle possible aux mœurs et coutumes de l'époque. La plupart des personnages qui gravitent autour de Pauline sont fictifs et issus de mon imagination. Leurs noms, de même que le prénom de Pauline, ne sont

pas traités en italique dans les documents officiels retranscrits dans ce roman. Les parents biologiques de ma mère avaient toujours appelé leur fille ainsi plutôt que par son prénom de baptême : Marie-Paule.

La possible ressemblance entre mes personnages fictifs et des personnes vivantes ou décédées est fortuite et involontaire.

*Quand on raconte son passé, on ne le revit pas, on le reconstruit.  
Ce qui ne veut pas dire qu'on l'invente.*

– BORIS CYRULNIK

*Un merveilleux malheur*



## PROLOGUE

— Papa, est où maman ?

Trop de mots dans cette question.

Benoît Bouchard leva son regard larmoyant sur sa fille de quatre ans à peine. Il renifla par à-coups, raclant de ses doigts sa sombre chevelure en bataille. Son visage accusait une barbe de quelques jours et ses habits étaient défraîchis. Dévasté, il secoua la tête avec la lenteur d'un condamné. L'homme refusait toujours de répondre à cette requête funeste... pourtant légitime.

La petite observa son père se lever et décrocher les manteaux de la vieille patère.

— On va aller faire un p'tit tour en ville, murmura-t-il, un triste sourire en coin.

Le jeune veuf aida Pauline à endosser son attirail d'hiver avant de boutonner avec maladresse sa propre gabardine élimée. En ouvrant la porte sur la cour centrale, un petit courant d'air glacial embrassa aussitôt le visage des deux locataires. Dame Nature avait bien compris la consigne : l'humeur n'était guère à la fête. Un ciel gris de fer retenait ses lourds nuages moutonneux de libérer leur surplus de flocons féeriques. En silence, ils sortirent du logement mal chauffé, identique à des centaines de bâtiments du Faubourg à m'lasse. Les marches de l'escalier

extérieur craquaient sous le poids de l'homme endeuillé. Il agrippa la main gantée de sa fille et, ensemble, ils traversèrent rapidement l'espace commun où, au-dessus de leur tête, pendouillait la lessive gelée sur plusieurs cordes à linge.

Benoît se sentait investi d'une mission impossible. Pendant toute la nuit, il avait tourné et retourné la question dans son esprit : une seule solution primait. *C'est aujourd'hui ou jamais*, cogita-t-il en passant sous la porte cochère. Sans hésiter, le jeune veuf prit la direction de la rue Sainte-Catherine, Pauline bien accrochée à sa main. En chemin, plusieurs connaissances saluèrent Benoît qui, d'un geste quelque peu distrait, répondait sans jamais s'arrêter pour jaser.

— Ben, ça va ? Ça fait longtemps que...

La voix rauque de Jules se perdit dans le tournant d'une rue.

— On s'revoit à soir à Taverne du Coin, l'invita le gros Gérard, qui haussa les épaules en voyant son ami l'ignorer.

— Tu vas où comme ça avec la p'tite ? demanda un autre homme, qui ne reçut comme réponse qu'un mystérieux silence.

Benoît Bouchard ne songeait qu'à une seule chose : sortir vite du quartier. Personne ne devait savoir où il allait ni pourquoi. Son douloureux secret lui déchirait le cœur.

Le père et l'enfant montèrent dans le tramway pour en descendre quelques minutes plus tard au coin de la rue Amherst. D'un pas décidé, l'homme traîna derrière lui sa fille qui peina à le suivre jusqu'à la rue Ontario.

À destination, Benoît hocha la tête de haut en bas. *J'ai pus l'choix...*, jugea-t-il en fermant les paupières pour retenir ses larmes de culpabilité. Il se pencha sur la petite qui, de ses immenses yeux noisette, sondait le regard anéanti de son paternel. D'un

geste tremblotant, le jeune veuf ajusta le chapeau de velours brun de sa fille bien-aimée, s'assura que son manteau était bien fermé, puis de sa voix grave qui se voulait rassurante, il lui dit :

— Attends-moé sagement icitte.

Sans rien comprendre, Pauline lui couina un petit «oui». Le jeune veuf leva les yeux pour contempler pendant une longue minute les cieux maussades. Dans son for intérieur, il confia à sa défunte femme son douloureux tourment : *Voilà, Gaby, c'est fait...* Il bécota la tête de son unique progéniture avant de la laisser sur le trottoir, de se retourner et d'entrer dans l'établissement, un débit de boissons réservé aux hommes.

C'était un vendredi... le 10 février 1928.



# 1

1922

Alors que les Années folles mettaient fin à la Grande Guerre et à cette cruelle épidémie de grippe espagnole, Montréal, surnommée «Paris du Nord», abritait des clubs, des théâtres de toutes sortes ainsi que des bars et des cabarets clandestins dissimulés derrière les portes closes de certaines arrière-boutiques et même dans des maisons privées.

La prohibition régnait en maître aux États-Unis, mais pas dans la grande métropole du Canada où plusieurs musiciens de jazz avaient élu domicile. Cette liberté festive et sournoise attirait le gangstérisme, la contrebande et le crime organisé. Malgré les innombrables discours des curés qui prônaient la tempérance et condamnaient leurs ouailles aux feux de l'enfer si elles adoptaient le nouveau style de vie, les gens ordinaires souhaitaient faire la fête pour oublier leurs tracas quotidiens.

Cette cité grouillante de nouveautés était aussi scindée par la *Main*, la rue Saint-Laurent : à l'ouest, les anglophones plus instruits et nantis, dont la plupart de confession protestante ; à l'est, les Canadiens français regroupés autour des clochers catholiques. Quant au quartier du *Red Light* de Montréal, il s'étendait depuis la rue Sainte-Catherine jusqu'à la rue Ontario, entre Saint-Dominique et Sanguinet.

Les plus pauvres habitaient le Faubourg à m'lasse où de nombreuses familles comptaient plusieurs enfants. Par contre, la profonde indigence conjuguée à l'ignorance provoquait souvent des maladies fiévreuses qui tuaient un bébé sur quatre avant qu'il ait atteint son premier anniversaire.

Malgré les innombrables deuils et la misère à joindre les deux bouts, le petit peuple s'entraidait en se voisinant. Tout le monde se connaissait. La plupart des mères au foyer lisaient peu les journaux ou écoutaient parfois la radio. Elles préféreraient répandre entre elles les nouvelles du jour depuis les balcons encadrant la cour intérieure tout en étendant leur lessive sur les cordes à linge, rendez-vous qui se raréfieraient à la saison froide. Si les enfants n'étaient pas en classe, ils jouaient au ballon, au hockey, à la marelle ou à la corde à sauter sous la surveillance des aînés. Parfois, une maman réprimandait un des siens. La marmaille se statufiait quelques instants, zeyutant le fautif avant de retourner à ses jeux.

Ce quartier populaire n'hébergeait pas que des familles; quelques célibataires cohabitaient avec un ou deux amis afin de répartir les dépenses courantes.

Benoît Bouchard partageait un minuscule logement avec Jules Blouin. Ils avaient tous les deux vingt-cinq ans, étaient peu instruits et journaliers de métier. Après la Grande Guerre, ils avaient quitté leur patelin respectif pour des raisons personnelles: Jules, la Beauce, et Benoît, le Saguenay.

Bouchard voulait refaire sa vie là où aucune âme qui vive ne le connaissait. Trop de douloureux souvenirs s'agrippaient à son jeune passé. À l'instar de centaines de déserteurs à travers le pays qui avaient fui l'inférieur conflit de la Grande Guerre, Benoît s'était caché dans un vieux chalet délabré avant d'être capturé. Amené à Québec pour y être traduit devant les

tribunaux militaires, il avait été condamné à la prison au Drill Hall en juillet 1918 et libéré seulement à la fin de mars 1919. «Un crime grave passible de la peine de mort», lui avait-on répété pour l'intimider en plus de le traiter de «lâche». Lâche pour l'autorité fédérale anglophone, mais un héros pour les Canadiens français de la Belle Province. En prison, il avait entendu des histoires d'horreur. Selon la rumeur, une vingtaine de déserteurs avaient été exécutés au terme d'un procès éclair, tous fusillés après avoir été attachés à un arbre ou à un poteau. Était-ce vrai ou pas? Peu importe. Benoît avait accumulé les cauchemars après avoir entendu ces récits cruels. Pas question de retourner au Saguenay. Son frère aîné avait repris les rênes de la ferme familiale après le décès de leurs parents et de ses sœurs cadettes, tous emportés par la grippe espagnole. Dès sa libération, le jeune homme avait fait du pouce jusqu'à Montréal. *J'ai pas été longtemps à la p'tite école, mais j'ai une langue et de bons bras pour m'débrouiller*, s'était-il encouragé. D'un boulot de journalier à un autre, il avait fait la rencontre de Gérard Lavoie et de Jules Blouin, trio d'amis qui s'entraidaient pour ne pas crever de faim.



## 2

Benoît et Jules se réveillèrent en sursaut. Le gros Gérard Lavoie tambourinait à la porte en ce premier samedi de mars.

— Les *boys*, levez-vous! On va avoir d’la *job* pour un bon boutte de temps!

Jules fut le premier à se lever et fit entrer un Lavoie essoufflé, au visage rougi. Un large sourire traversait sa barbe mal entretenue.

— C’est quoi ton histoire? s’informa Blouin en bâillant. Y est quelle heure? C’est encore la nuit dehors.

— Pas pour longtemps! répliqua le gros Gérard.

Benoît se leva à son tour, conscient de la rareté du travail durant la saison froide, pour un journalier. Son bas de laine était cruellement en manque de revenus.

— On t’écoute, Lavoie, lui lança-t-il en s’étirant.

— L’hôtel de ville de Montréal a passé au feu c’te nuit. Le bâtiment est une perte totale, à ce qu’on m’a raconté. On va sûrement engager des bras pour le grand nettoyage dès que le feu sera éteint. Vite, les *boys*! J’veux être parmi les premiers dans la file.

— Nous itou! répondit Benoît, s’habillant en moins de deux minutes et quart.

Sortis aux aurores, les trois hommes se précipitèrent vers la catastrophe. Arrivés sur les lieux, ils découvrirent les ruines de ce qui avait été un magnifique édifice, la fierté de la métropole depuis son inauguration par le maire Jean-Louis Beaudry en 1878. En quelques heures, tout s’était effondré devant la foule médusée, témoin impuissant de cet horrible spectacle, malgré la vingtaine de pompes à vapeur du service d’incendie. Seuls les murs extérieurs avaient résisté au sinistre. Le maire Médéric Martin estimait les pertes à une dizaine de millions de dollars. Cependant, il se disait soulagé que la chambre forte des archives, sous les rues Gosford et Notre-Dame, ait été épargnée. Malheureusement, de nombreux documents historiques d’une valeur inestimable qui se trouvaient dans divers bureaux avaient été réduits en cendres.

Les trois journaliers se faufilèrent à travers les curieux à la recherche d’un responsable des travaux municipaux. Près du chef des pompiers se tenait un homme qui hochait la tête à tout ce qu’il entendait.

— Excusez-moi, monsieur! C’est-tu à vous qu’on donne not’ nom pour travailler icitte? demanda le gros Gérard.

— Pour faire quoi? lui répondit l’homme d’un ton bourru.

— Euh! Pour nettoyer ou pour tout ce que vous voulez, ânonna Lavoie, quelque peu intimidé.

— Revenez lundi matin à la première heure! fit brusquement l’homme en se retournant vers le chef des pompiers.

— Qu’est-ce que ça veut dire «à la première heure»? demanda Jules au gros Gérard.

— Très, très tôt! Avant le lever du soleil, lui répondit-il en rebroussant chemin.

\* \* \*

Lundi se pointa enfin. Les trois amis chaudement habillés se rendirent à l'hôtel de ville... du moins ce qu'il en restait. Une trentaine d'hommes attendaient déjà devant l'édifice en ruine. Le grand responsable arriva, suivi de quatre employés municipaux.

— Bonjour, tout le monde! Je m'appelle Gaston Côté, surintendant des travaux publics de la Ville. D'abord, merci d'être venus si nombreux. Par contre, je ne pourrai pas tous vous engager, aboya-t-il en mâchonnant un cure-dent. Comprenez que trop, c'est comme pas assez. On se nuirait plus qu'on s'entraiderait.

D'un sombre regard, Côté balaya à la ronde ces inconnus en quête d'un travail. La plupart étaient des pères de famille. L'homme se foutait royalement de l'état civil de chacun. Tout ce qui lui importait était de recruter des bras jeunes et forts. Le surintendant repéra le gros Gérard.

— T'es seul? demanda-t-il.

— Non, monsieur Côté. On est trois journaliers prêts à commencer tout d'suite, répondit Lavoie.

— Bien! Avancez.

Gaston sélectionna neuf autres journaliers.

— Quant au reste d'entre vous, revenez lundi prochain. J'aurai besoin d'hommes possédant chevaux et tombereaux pour charroyer les débris.

Le surintendant remercia et congédia les autres chômeurs qui retournèrent chez eux bredouilles. S'adressant aux chanceux retenus, il gueula ses instructions :

— Je vais vous séparer en deux groupes : le premier sera composé de deux employés municipaux qui connaissent parfaitement les consignes ainsi que de six journaliers. Denis et Marc, choisissez vos hommes. Vous commencerez le nettoyage en avant. Le second groupe, eh bien, c'est ceux qui restent. Suivez-moi.

Tout autour du bâtiment, des amas de débris jonchaient le sol près des fondations.

— Votre travail est de départager les différents matériaux. Il y aura quatre piles. Pendant que mes employés réguliers seront à la recherche d'objets autres que des matériaux de construction, vous formerez des équipes de deux et choisirez votre camp : bois, métal, pierre. Allez ! Au boulot !

Benoît était heureux de faire équipe avec Jules pour récupérer le bois. Gaston ramassa les pierres avec un autre homme, laissant le métal aux deux derniers. On leur passa des gants de travail en cuir pour protéger leurs mains du froid et de possibles blessures.

— Ne touchez pas à la vitre brisée. On la ramassera un autre jour, avertit un des employés.

Du lever au coucher du soleil, les ouvriers s'éreintèrent à faire le tri des matériaux noircis de fumée et de suie. D'autres employés municipaux arrivèrent le mercredi pour sortir de l'intérieur des ruines les détritrus refroidis en plus de rechercher tout objet réchappé avant la démolition finale de la carcasse par les grosses pelles. Ce dur labeur était entrecoupé de courtes pauses et d'une autre plus longue, lorsque sonnait l'Angélus du

midi. Dans une ambiance décontractée, le tintement des boîtes à lunch en métal s'harmonisait alors aux diverses discussions éclectiques.

En cette fin d'après-midi du samedi, le surintendant Côté remit leur paye aux journaliers embauchés.

— Merci les *boys*! Revenez lundi matin, leur dit-il ensuite. Il y aura peut-être encore de la *job*.

Benoît, Gérard et Jules rentrèrent chez eux, satisfaits de leur dure semaine de labeur, mais surtout heureux d'avoir de l'argent dans les poches, tout en éprouvant la sensation indiscutable de se sentir libres et riches, ne serait-ce que pour une soirée.

— On se change pis on va à Taverne du Coin, suggéra le gros Gérard.

— Toé pis ton fameux palace du Faubourg! lui lança Jules en lui donnant un coup de poing amical sur l'épaule.

— Moé, j'vas me laver en premier, commenta Benoît.

Ils s'esclaffèrent. Le gros Gérard prit la direction de son domicile, et Benoît et Jules s'arrêtèrent à l'épicerie acheter des victuailles à se mettre sous la dent pour les prochains jours.

\* \* \*

À la Taverne du Coin, le trio d'amis s'attabla dans un coin en sirotant une chope de bière. Un peu plus loin, des rires gras s'élevèrent autour d'un groupe d'hommes qui jouaient aux cartes. Sous les fenêtres artificiellement givrées, un duo se concentrait sur sa partie d'échecs, pendant que des quidams jasaient bruyamment, debout près du comptoir. Le même scénario se répétait *ad nauseam*.

— Ouin! Pas très amusante, cette soirée! Ça manque de femmes! se plaignit Jules en secouant la tête.

— D'accord avec toé, mon Jules, le seconda Benoît en levant son *bock* à moitié vide. Mais les bars et les cabarets coûtent la peau des fesses. J'ai pas les moyens de m'payer ça!

— Pas si on va dans un clandestin, souligna le gros Gérard qui semblait bien connaître les secrets du Faubourg.

— Tu sais où y en a un? demanda Jules, excité d'entendre la nouvelle.

— Bien sûr! Y a un bar dissimulé dans l'arrière-boutique d'un magasin général bien connu, mais que je nommerai pas. *Top secret!*

— Y a des filles? s'enquit Jules.

— Des femmes, tu veux dire, le corrigea Benoît.

— Qui dit bars et cabarets dit femmes qui chantent et qui dansent et, bien sûr, qui nous servent, ajouta le gros Gérard. J'arrange un rendez-vous pour samedi prochain?

— Quoi? Ça prend un rendez-vous? questionna Jules.

— Hé! Quand on parle d'un bar clandestin, c'est qu'il est secret, innocent! Qu'est-ce que tu comprends pas dans le mot «clandestin»? le taquina son ami Benoît.

— OK, les *boys*! J'vous confirme ça au courant d'la semaine.

— Gérard, es-tu déjà allé dans un bar ou un cabaret? demanda Jules, quelque peu inquiet et curieux. Y a souvent des descentes dans ces endroits-là, me semble.

— Oui, une fois ou deux. Il faut juste se tenir tranquille et surveiller la porte de sortie au cas où, répliqua l'interpellé en riant. T'es donc ben pissou ! Préparez vos sous, les *boys*. C'est pas gratis, mais moins cher que les bars d'la *Main*.

— Ouin ! Espérons qu'on aura d'la *job* la semaine prochaine itou pour couvrir cette belle sortie-là ! rétorqua Jules en faisant une moue qui fit pouffer ses compagnons.